# Les œuvres de Paulin Enfert dans le XIIIe arrondissement de Paris : une expérience du catholicisme social de la fin du xixe siècle à l’entre-deux-guerres

par

Thérèse ALEXANDRE

diplômée de master

Introduction

L’histoire du catholicisme social n’est pas un champ de recherche vierge. De nombreuses études ont défini le terrain et l’ont exploré de manière approfondie ; toutefois les œuvres de Paulin Enfert n’ont guère retenu leur attention. Si un ouvrage récent a été consacré à la biographie de Paulin Enfert et ses œuvres présentées dans quelques articles grâce à l’association des Amis de Paulin Enfert, gardienne de ses archives, aucune étude historique ne s’est encore intéressée spécifiquement à ses œuvres.

Paulin Enfert naît à Nevers mais arrive très jeune dans le XIIIe arrondissement de Paris, où il passe presque toute sa vie. Laïc célibataire, il s’y consacre à apporter une aide religieuse et charitable à la population, en particulier à la jeunesse de ce faubourg. Ses œuvres s’insèrent dans l’histoire d’un des arrondissements les plus pauvres de la capitale et s’intègrent pleinement dans le mouvement du catholicisme social, notamment par des liens avec la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Du fait de leur longévité – près de cent ans pour le patronage et plus de cent trente ans pour la Mie de pain encore active aujourd’hui – mais aussi en raison de leur ancrage très localisé et de leur origine laïque, elles sont une expression assez singulière de l’action sociale catholique dans la capitale au tournant du xixe et du xxe siècle.

Sources

Les archives conservées par l’association La Mie de pain elle-même constituent le fonds documentaire le plus important pour étudier l’histoire de cette œuvre et du patronage qui lui a été longtemps lié. Elles se composent de quelques papiers personnels du fondateur, notamment sa correspondance, et surtout de nombreux documents de gestion de l’œuvre. Le fonds présente malheureusement des lacunes pour le début du xxe siècle.

Il doit être confronté à des sources externes à l’œuvre, en particulier au dossier de l’association conservé dans les archives de la préfecture de police de Paris, au dossier coté 1 287 dans le fonds D1X6 29 des archives de la ville de Paris, consacré à la Mie de pain durant la première guerre mondiale, et aux archives de la Société de Saint-Vincent-de-Paul concernant le patronage Saint-Joseph. Toutes ces sources sont malheureusement peu fournies, mais permettent d’effectuer une enquête prosopographique restreinte sur les enfants passés par le patronage.

Pour appréhender la vie de l’arrondissement, les publications de l’époque – annuaires statistiques, almanachs, etc. – et la presse constituent des sources de renseignements essentielles. Complétées par les actes d’état civil conservés par les archives de Paris et les fonds de l’archevêché de Paris, notamment les visites pastorales, elles permettent de saisir au plus près la population et son cadre de vie.

## Première partie « Le faubourg souffrant » : le XIIIe arrondissement de Paris à la fin du xixe siècle

### Chapitre premier Naissance et développement d’un arrondissement, 1860-1900

L’année 1860, à l’origine de l’arrondissement. — L’application du décret du 1er janvier 1860, pris à l’initiative du baron Haussmann, en faisant passer Paris de douze à vingt arrondissements, est à proprement parler l’acte de naissance du XIIIe arrondissement. Dès l’origine, l’attribution de ce numéro atteste combien ce faubourg pèse peu dans la ville : c’est parce que l’expression « être marié dans le XIIIe arrondissement » signifiait « vivre en concubinage » que ce chiffre lui échoit, alors que celui-ci était initialement destiné à Passy.

Le temps des constructions. — Désormais réalité administrative, le XIIIe arrondissement n’en est pas pour autant devenu d’emblée un quartier à part entière de la capitale. Pour cela il faut entreprendre de grands chantiers, à la fois de construction, de percement de voies de circulation, d’aplanissement et d’assainissement, en particulier dans la zone nouvellement annexée. Entre 1860 et 1900, la Bièvre est partiellement couverte, la Butte-aux-Cailles bénéficie d’un aplanissement et les terrains vagues commencent à se garnir d’habitations.

Sociologie des habitants. — Ces constructions échoient à une population très mobile et peu qualifiée, dont le dénominateur commun n’est autre qu’une grande pauvreté, accompagnée généralement de délinquance et de maladie. L’examen des actes de mariage et de décès de l’année 1887 confirme cette image : en grande partie provinciale, la population est composée majoritairement d’ouvriers et d’individus exerçant de petits métiers, dont l’espérance de vie se situe autour de la cinquantaine.

### Chapitre II Religion et anticléricalisme

Le maillage religieux du quartier. — Le premier indice de la pratique religieuse d’une population est son encadrement, permis à la fois par des lieux de culte et des desservants : moins celui-ci est développé, moins la population est pratiquante. Le XIIIe arrondissement passe de quatre paroisses en 1860 à cinq en 1911, elles-mêmes accompagnées de chapelles auxiliaires. Mais les paroisses de la périphérie, notamment Sainte-Anne de la Maison-Blanche, restent parmi les plus peuplées de Paris, avec un nombre théorique d’âmes par prêtre supérieur à cinq mille.

La pratique religieuse des habitants. — Grâce aux visites pastorales, qui signalent le nombre de communions pascales dans chaque paroisse, s’entrevoit le taux de catholiques pratiquants dans l’arrondissement. Celui-ci est à la hausse, passant progressivement de 5 à 6 % en 1876 à plus ou moins 10 % au début des années 1920. Malgré cette légère hausse, la pratique religieuse reste donc très limitée voire marginale dans cet arrondissement pauvre et ouvrier.

Quel anticléricalisme ? — Au travers des événements de la Commune se dessine le rapport à la religion de la population. En dépit du massacre des dominicains d’Arcueil, la population semble davantage déchristianisée que franchement anticléricale, aucune dégradation d’église n’est d’ailleurs à constater. Les chiffres des enterrements civils conduisent au même constat : jusqu’aux années 1910, ceux-ci ne constituent qu’environ 20 % du total des enterrements, ce qui témoigne d’un attachement encore fort de la population aux traditions religieuses.

### Chapitre III Panorama de l’action sociale dans l’arrondissement

Les Paris charitable de l’Office central des œuvres de bienfaisance. — Institution fondée en 1890 par Léon Lefébure, l’Office central des œuvres de bienfaisance publie à deux reprises un almanach de la bienfaisance parisienne, le Paris charitable et prévoyant en 1897 et le Paris charitable et bienfaisant en 1912. Ceux-ci recensent respectivement 3 227 et plus de 5 000 œuvres d’assistance à Paris, soit 84 et 130 pour le XIIIe arrondissement.

Les principales œuvres de charité du XIIIe arrondissement. — Presque la moitié des œuvres de l’arrondissement relève de la charité confessionnelle, particulièrement catholique. Elles sont gérées par les Filles de la charité et la Société de Saint-Vincent-de-Paul, mais aussi par les paroisses. L’Assistance publique, qui se laïcise à la fin du xixe siècle, prend ensuite le relais avec ses bureaux de bienfaisance, ses hôpitaux et ses écoles. Enfin les œuvres laïques privées ferment le bal, moins clairement séparées de la sphère religieuse que l’Assistance publique car faisant parfois appel à des congrégations religieuses.

La répartition géographique des œuvres. — Ces œuvres sont majoritairement situées dans les deux tiers nord de l’arrondissement et délaissent les faubourgs, à quelques exceptions près. La géographie de la charité suit également les grands axes de l’arrondissement et atteste une grande mixité spatiale entre les œuvres laïques et confessionnelles. Certains quartiers sont particulièrement fournis en œuvres, comme celui de la place Jeanne-d’Arc.

## Deuxième partie La charité des jeunes gens : le patronage Saint-Joseph et la soupe populaire de la Mie de pain

### Chapitre premier Le récit des origines, années 1880-1891

La première fondation de Paulin Enfert : le patronage Saint-Joseph de la Maison-Blanche. — S’inscrivant dans le grand mouvement de fondation de patronages qui suit la laïcisation de l’école, Paulin Enfert fonde officiellement un patronage en 1887, après une première expérience très informelle. Avec l’aide d’une sœur de Saint-Vincent-de-Paul, il entre en contact avec des bienfaiteurs fidèles habitant le Ier arrondissement, la famille d’Alfred Nolleval, qui lui permet d’acquérir des locaux. L’œuvre s’organise ainsi durablement, rapidement fréquentée par plus de cent enfants.

Des liens particuliers avec la Société de Saint-Vincent-de-Paul. — Personnellement membre de la Société depuis les années 1880, Paulin Enfert développe les liens entre celle-ci et son patronage, qu’il rattache à la Société dès 1889. Ces rapports se prolongent dans la fondation de deux petites conférences pour les enfants du patronage, qui sont des réunions fonctionnant selon le même modèle que les conférences de Saint-Vincent-de-Paul, visitant à leur échelle les pauvres du quartier.

« Faire un peu de bien » : la naissance de la soupe. — Conscients de la pauvreté qui les entoure, les enfants du patronage membres de la petite conférence de Saint-Vincent-de-Paul décident au cours de l’année 1891 de fonder une soupe populaire, d’abord pour un public restreint. Originale grâce à ses fondateurs, des jeunes garçons d’un milieu ouvrier, la soupe commence comme un repas partagé servi par les enfants un soir de décembre, puis se pérennise, ne cessant d’étendre son action et ses bénéficiaires.

### Chapitre II Une œuvre d’œuvres, ou la multiplication des rameaux

Le cœur de la Mie de pain : la soupe. — Ouvert trois mois par an dans les locaux du patronage, entre décembre et mars, le réfectoire de la Mie de pain fonctionne grâce aux enfants et aux confrères du patronage qui font le service, depuis l’épluchage des légumes jusqu’à la vaisselle et au nettoyage du réfectoire. Tous les pauvres sont admis sans distinction et ils sont rapidement plusieurs centaines chaque soir. Les confrères sont principalement des étudiants du Quartier latin, notamment des membres du Cercle du Luxembourg emmenés par leur aumônier, Joseph Fonssagrives, ou d’autres jeunes gens venant de Sainte-Barbe, comme Charles Péguy.

En amont et au-delà du réfectoire : statuts administratifs et rameaux de l’œuvre. — Développée rapidement, la Mie de pain s’étoffe d’un vestiaire des pauvres, d’un service médical, d’un secrétariat et d’autres petites œuvres. En 1900, elle établit pour la première fois ses statuts avant de se déclarer en août 1920 association selon les termes de la loi de 1901, en union avec le patronage.

Un écho au développement charitable du patronage. — Le patronage n’est pas en reste dans le domaine de la charité, alliant le plus possible visée spirituelle et aide temporelle. Son action est à la fois externe, lorsque le patronage est mis à disposition des services hospitaliers de la Croix-Rouge en temps de guerre ou d’épidémie, et interne, à travers le soutien professionnel apporté aux enfants, la création d’une caisse militaire pour les conscrits ou bien le développement des colonies de vacances.

### Chapitre III Une œuvre catholique laïque environnée de clercs

Les relations avec le curé de la paroisse et les aumôniers du patronage. — Initiative laïque mais liée à une paroisse, l’œuvre de Paulin Enfert entretient des rapports cordiaux mais assez distants avec les différents curés qui se succèdent à Saint-Marcel, puis Sainte-Anne de la Maison-Blanche. Quant aux vicaires aumôniers, après quelques difficultés dues au passage éphémère des six premiers, ils sont davantage présents à partir de 1908. La mort de Paulin Enfert en 1922 lie définitivement le patronage à la paroisse car l’aumônier en devient alors le directeur.

Des interactions avec des clercs de tous horizons. — En plus des aumôniers, les conseils du patronage accueillent des clercs amis de l’œuvre et parmi les confrères se trouvent parfois des séminaristes, avant et après la première guerre mondiale. D’autres prêtres sont présents pour aider financièrement l’œuvre par des sermons de charité ou pour prêcher des retraites aux enfants. Enfin le patronage est un lieu où naissent des vocations, parmi les confrères ou les jeunes, notamment au lendemain de la guerre.

Le fondement spirituel de l’œuvre. — Foncièrement chrétien, le patronage existe avant tout pour conduire les enfants à la première communion et assurer ensuite leur persévérance. La messe est donc centrale dans la vie du patronage et la Fête-Dieu y est particulièrement solennisée. La Mie de pain, quant à elle, reçoit chacun sans distinction de religion mais un crucifix et une courte prière témoignent de son origine confessionnelle. Malgré cet attachement religieux, aucune activité prosélyte ne semble déployée dans ce cadre.

## Troisième partie Les rouages de l’œuvre

### Chapitre premier Les financements

Les bienfaiteurs. — Dépendant avant tout de soutiens privés, l’œuvre ne garde de ses premiers donateurs qu’un livre de comptes de 1893 à 1901. Sur 1 261 dons, 12 % ne sont pas identifiables. Les quelque mille cent autres dons sont effectués presque pour moitié par des hommes adultes laïcs, puis pour un tiers par des femmes, et enfin par des groupes, des ecclésiastiques et quelques enfants. La plupart des donataires sont issus des quartiers aisés de l’Ouest parisien, avec quelques grands noms comme la famille Rothschild ou André Hallays.

Les autres expédients. — Les levées de fonds sont organisées au moyen de fêtes, de spectacles de théâtre, de ventes, de loteries et de sermons de charité. Ces événements sont très importants et peuvent rapporter plusieurs milliers de francs. À compter de la guerre, l’État commence aussi à subventionner régulièrement la Mie de pain par de petites sommes, tandis que le patronage reçoit des subsides de la Société de Saint-Vincent-de-Paul.

La permanence de soucis d’argent. — Cela n’est cependant pas suffisant pour assurer une sécurité financière aux œuvres de Paulin Enfert, qui sont régulièrement menacées de manquer d’argent, voire sont réellement en déficit, en raison de leurs déménagements, de leurs besoins de locaux et de la croissance de leurs rameaux, notamment charitables.

### Chapitre II La reconnaissance officielle de l’œuvre au sein du réseau charitable parisien

L’intégration dans le réseau des patronages de Paris et de sa banlieue. — Les échanges entre les différents patronages toujours plus nombreux de la capitale se font en premier lieu grâce à des rencontres sportives, concours de gymnastique ou matchs de football que le développement d’unions sportives au sein des patronages facilite. Les événements festifs sont aussi l’occasion d’inviter des patronages amis, notamment le jeune patronage Saint-Médard.

Les liens avec le Cercle du Luxembourg et les étudiants catholiques : une source de difficultés. — La fondation par Paulin Enfert d’un second patronage en octobre 1897, dans le quartier des Malmaisons, est l’origine d’une rupture entre ses œuvres et le Cercle des étudiants catholiques. En effet, la séparation des deux patronages, par la volonté du confrère auquel avaient été confiées les Malmaisons, et les importants soucis financiers qui en découlent entraînent une divergence d’opinion irréconciliable avec l’abbé Fonssagrives et le retrait officiel du Cercle dans la gestion de l’œuvre.

Quelle reconnaissance officielle pour le patronage et la Mie de pain ? – Les œuvres de Paulin Enfert bénéficient progressivement de marques de reconnaissance, tout d’abord de la part des autorités religieuses, en premier lieu les archevêques de Paris qui les visitent plusieurs fois, mais également de la part des autorités civiles, car l’Académie française accorde à deux reprises le prix Montyon à Paulin Enfert pour son engagement philanthropique, en 1892 et en 1915.

### Chapitre III Quelle place pour les femmes ?

Une présence voilée : sœur Joséphine Liaud et les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. — Œuvre fondée par des hommes et pour les hommes, le patronage n’en est pas moins entouré de mains féminines, et ce dès sa fondation. C’est en effet une sœur de Saint-Vincent-de-Paul, sœur Joséphine Liaud, qui met en relation Paulin Enfert avec les Novellal. Ces derniers financent en grande partie les premières années du patronage, qui prend le nom de Saint-Joseph en son honneur. Par la suite la chapelle des Malmaisons prend le nom d’une autre sœur de Saint-Vincent-de-Paul. À travers ces religieuses, transparaît l’action, ordinairement invisible, des femmes dans le développement de l’œuvre.

Bienfaitrices parmi les bienfaiteurs : de l’aide pécuniaire des femmes. — Source d’un tiers des dons faits à l’œuvre entre 1893 et 1901, les donatrices à la Mie de pain sont à 70 % mariées ; 18 % d’entre elles sont célibataires et 12 % veuves. Issues de la haute société, voire parées de titres de noblesse, elles s’effacent cependant au sein du patronage et de la Mie de pain derrière les hommes, même lorsqu’il s’agit de couples de bienfaiteurs très impliqués dans l’œuvre, comme les Nolleval : leur action se déploie plutôt dans des œuvres charitables à destination des femmes. Cela ne les empêche pas de s’investir dans les œuvres de Paulin Enfert, dans des tâches jugées plus féminines, comme celle de « dames quêteuses ».

Femmes au service et en action. — Une place est tout de même dévolue aux femmes dans la direction de l’œuvre grâce à la création d’un comité de dames patronnesses. Celui-ci a ses objets spécifiques, à savoir le vestiaire des enfants et des pauvres et les ventes de charité, mais en se développant il s’autonomise des conseils du patronage. Enfin, le service de la cuisine de la Mie de pain et les colonies de vacances s’appuient sur des aides féminines institutionnalisées.

## Quatrième partie Des hommes dans les crises et les tensions de la Troisième République

### Chapitre premier Les œuvres de Paulin Enfert dans la vie politique de la Troisième République

L’État contre les congrégations, 1880-1903. — Face aux questions politiques, Paulin Enfert conserve la plus grande prudence et un silence presque total, mais il qualifie les lois contre les congrégations de « lois maudites ». En effet, lors de sa scolarité, il a noué des liens forts avec deux d’entre elles, les Barnabites et les Frères des écoles chrétiennes, des liens que perpétue le patronage, notamment par l’envoi de colonies de vacances chez les Barnabites. La laïcisation et l’expulsion des congrégations transforment les habitudes mais les liens demeurent, comme en témoigne le rachat d’une partie du domaine des Barnabites par Paulin Enfert.

La séparation des Églises et de l’État et ses conséquences. — Si Paulin Enfert et ses œuvres ne se font pas remarquer par les autorités civiles lors de la séparation de 1905 et des conflits qui en découlent, c’est également le cas de l’arrondissement en général. La querelle des inventaires n’en est en effet pas une pour le quartier, où les mesures sont appliquées dans le plus grand calme, la majorité de la population étant, il est vrai, au travail.

Des catholiques en société. — Entre montée de l’antisémitisme et engagement en politique suite au ralliement de 1892, la jeunesse catholique se positionne. Toutefois, au patronage, Paulin Enfert tente de garder le plus possible une ligne apolitique, refusant tout lien avec le Sillon ou avec les opinions antisémites de certains étudiants du Quartier latin.

### Chapitre II La jeunesse d’un monde qui change

Portrait des enfants de la fin du siècle. — La confrontation des registres de présence des années 1889 à 1893 et des matricules du service militaire des enfants identifiés permet de connaître partiellement leur origine familiale et régionale, ainsi que leur établissement scolaire et leur niveau d’étude. Répartis dans les écoles publiques et privées de l’arrondissement, les enfants viennent en majorité du département de la Seine, même si plus de 20 % d’entre eux sont issus de la province. À plus de 40 %, les jeunes hommes sont orphelins de père ou de mère.

Délinquants ou honnêtes hommes ? – Si les renseignements sur le devenir des patronnés devenus adultes restent toujours incomplets, les actes administratifs permettent d’obtenir des renseignements sur leur profession et leurs rapports avec la justice. La grande majorité semble avoir vécu une vie simple, mais à l’abri de la pauvreté – car les journaliers se comptent sur les doigts d’une main –, sans histoires et laissant peu de traces. Quelques-uns sont condamnés, surtout pour des faits de vol, et d’autres décorés.

L’utilisation de nouvelles technologies au patronage. — Si le monde change, c’est également du fait de l’apparition de nouvelles technologies au patronage. La photographie immortalise la jeune œuvre et suit son développement. Mais ce sont surtout les conférences projetées puis le cinéma qui accompagnent la jeunesse dans une ère de plus en plus technologique.

### Chapitre III D’une guerre à l’autre

Militarisme et patriotisme au sein du patronage. — Fondé par un ancien engagé volontaire de la guerre de 1870, le patronage insiste sur les exercices physiques, notamment militaires, et entoure le drapeau français du plus grand respect. Cet engagement patriotique se remarque lors de la première guerre mondiale, où le patronage est impliqué tant sur le front qu’à l’arrière, fournissant plus de deux cent cinquante soldats, ouvrant la Mie de pain toute l’année et aidant matériellement des réfugiés.

Le temps de la reconstruction, 1919-1925. — Il faut plusieurs années pour sortir des décombres de la guerre et pour réparer les préjudices causés, tant au niveau matériel que moral. Reconstruire les bâtiments et regrouper les survivants de la génération mobilisée prend du temps, d’autant plus que la mort inattendue de Paulin Enfert entraîne une réorganisation de la direction, qui passe alors à l’aumônier du patronage. Si la passation de pouvoirs a lieu sans heurts, il faut toutefois quelques années pour que l’œuvre retrouve sa vitalité et sa fréquentation d’avant-guerre.

Les belles années de l’entre-deux guerres, 1925-1939. — Les années vingt et trente sont celles d’une augmentation progressive de la fréquentation du patronage, qui dépasse les mille cinq cents inscrits en 1939. De ce fait, les activités se développent : les colonies de vacances accueillent de plus en plus d’enfants, le scoutisme fait son apparition et un pèlerinage à Lourdes est organisé. La Mie de pain, d’abord moins fréquentée, fait face au chômage dans les années trente et inaugure un asile de nuit, à l’origine de la structure actuelle.

Conclusion

Fondateur d’un patronage et d’une œuvre charitable durables, Paulin Enfert se laisse peu saisir, l’homme disparaissant derrière son action. La première fondation, le patronage, fruit d’une union savante entre deux mondes, celui des classes aisées du centre et de l’ouest parisien et celui de la périphérie miséreuse, parvient à s’implanter dans le XIIIe arrondissement et à participer à l’action sociale du quartier au travers de la Mie de pain. Celle-ci, du fait de son origine, de son objet et de son ampleur, est véritablement unique à Paris, à la fois dans l’histoire des patronages et dans celle des soupes populaires. Par ces œuvres, c’est également toute une génération de la jeunesse de Paris qui se laisse entrevoir, au cœur de la Troisième République et de ses enjeux.

Annexes

Étude statistique des actes de décès et de mariage du XIIIe arrondissement (1887). — La pratique religieuse des paroisses du XIIIe arrondissement d’après les registres de visite paroissiaux (1876-1923). — Tableau chronologique des clercs de la paroisse Saint-Marcel-Sainte-Anne de la Maison-Blanche (1887-1940). — Comptes et statistiques des distributions de la Mie de pain (1891-1937). — Statistiques de fréquentation du patronage Saint-Joseph de la Maison-Blanche (1923-1939). — Comptes du patronage Saint-Joseph de la Maison-Blanche (1924-1937). — Comparatif des statistiques des œuvres de jeunesse parisiennes unies à la Société de Saint-Vincent-de-Paul (1928-1936).